



HAL
open science

L'écho du rire de Dieu

Frédérique Leichter-Flack

► **To cite this version:**

Frédérique Leichter-Flack. L'écho du rire de Dieu. L'Eclaireur. Pensée juive en mouvement, 2022, dossier 'Pratiques talmudiques du rire', 18, pp.44-47. hal-03844206

HAL Id: hal-03844206

<https://sciencespo.hal.science/hal-03844206>

Submitted on 8 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'écho du rire de Dieu

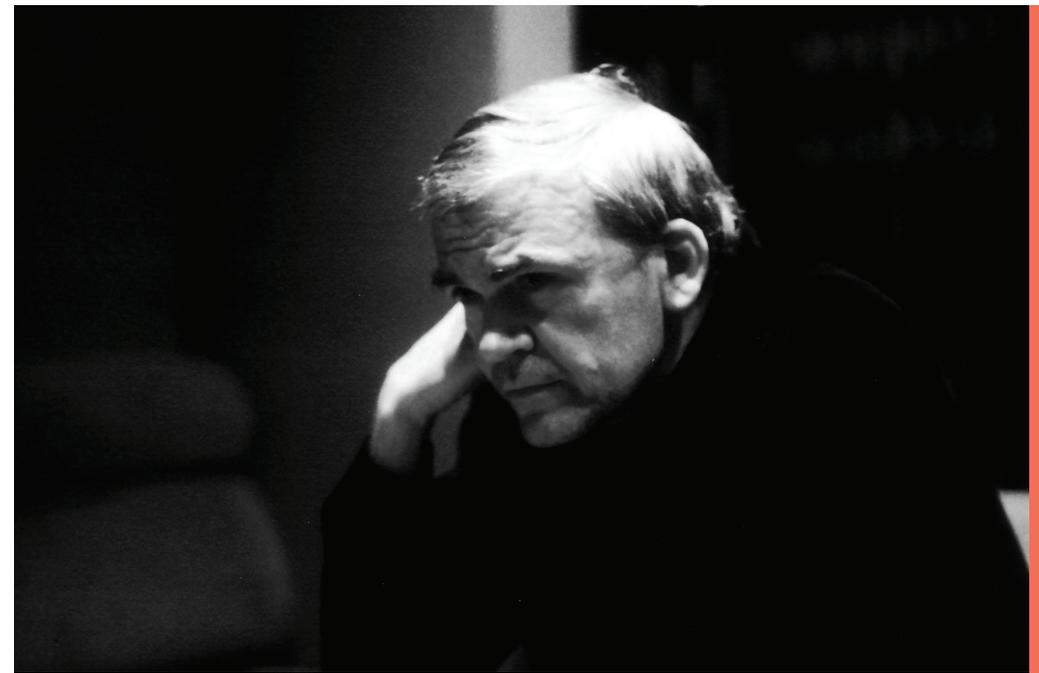
Un dieu qui rit, est-ce bien sérieux ? Ce n'est pas un problème pour les Juifs : ne faut-il pas aimer la plaisanterie pour avoir l'idée d'aller annoncer à une vieille comme Sarah qu'elle va avoir un bébé ? Quelle bonne blague, et encore meilleure du fait que ce n'en est pas une ! Nous pouvons croire en un dieu qui fait des blagues, qui revendique d'avoir de l'humour et qui rit de bonne grâce quand il se fait battre à plate couture au jeu de l'interprétation de la loi par ses talentueux enfants rompus aux règles de la discussion talmudique. Mais si Dieu rit, décider ce que signifie son rire ne va pas de soi.

FRÉDÉRIQUE LEICHTER-FLACK

PROFESSEURE DES UNIVERSITÉS À SCIENCES PO (LITTÉRATURE ET HISTOIRE/HUMANITÉS POLITIQUES)

Comment l'entendre, comment ne pas se tromper sur sa valeur ? Tendre et joyeux, comme peut rire un père qui regarde jouer ses enfants ? Insouciant et léger comme seuls savent rire ceux qui sont libérés de toute crainte ? Ironique et railleur, quand la vie qui tourne mal nous donne parfois l'impression que c'est de nos espoirs qu'il se moque et de nos projets qu'il se joue ? Dans le répertoire de la culture yiddish, un proverbe étrange et fort ambigu dit « *Mann tracht, un Gott lacht* », ce qu'on peut traduire approximativement par : « L'homme fait des plans et Dieu rit. » Ou pour le paraphraser davantage : l'homme prévoit, échafaude des projets, réfléchit à des solutions, utilise son intelligence pour essayer de maîtriser son destin et contrôler ce qu'il lui arrive... mais c'est souvent en vain, car les choses

arrivent rarement comme on l'avait prévu. Alors, Dieu rit. Mais que veut-on dire par là ? Est-ce donc de nous qu'il rit, de nos efforts empêchés, de nos projets interceptés ? Si c'était cela, le proverbe serait teinté d'amertume, de pessimisme, de cynisme même : on espère, on fait des projets, on investit de l'énergie et des efforts, et puis tout tourne court. Mais enfin, qui donc a envie de rire de cela ? Le dieu des Juifs serait-il comme ces dieux grecs qui s'amusent à contrarier les plans des humains pour se distraire du haut de leur Olympe ? Ça ne lui ressemble pourtant pas ! Pour entendre résonner le rire de Dieu sans lui prêter cruauté ni mauvais goût, il faut lui chercher une autre interprétation. Qu'il y ait de l'imprévu, de la surprise, du hasard dans nos vies, et que cet imprévu ne tourne pas toujours en



Milan Kundera.

notre faveur, Dieu le sait bien. Plutôt qu'une raillerie de nos efforts, Son rire pourrait être comme un rappel salutaire et affectueux de la versatilité du destin, de l'incontrôlabilité des choses. Ne pas être trop sûr de soi. Rester léger, mobile, adaptable, souriant malgré l'adversité. Garder en tête que le sort ne nous laissera pas forcément aller au bout de nos projets. Au fond, si Dieu rit quand on fait des plans, c'est peut-être pour nous rappeler de garder le sens de l'humour face aux déconvenues toujours possibles de l'existence. Car, sans cette distance de sécurité, on peut mourir de déception, de colère, ou de chagrin.

Que l'esprit de sérieux puisse tuer, et que l'humour donne accès à une forme de sagesse et de liberté face aux difficultés de l'existence, tel est le message que l'écrivain Milan Kundera choisit de tirer de ce proverbe yiddish qui lui a tapé dans l'œil et qu'il choisit de citer dans le discours qu'il prononce en Israël à

l'occasion de sa réception du prix Jérusalem en 1985. Le tirant sur son propre terrain, celui d'une réflexion sur les pouvoirs de la littérature, il y puise, pour désigner l'art du roman, une magnifique métaphore : « l'écho du rire de Dieu ». « Qu'est-ce que cette sagesse, qu'est-ce que le roman ? (se demande Kundera dans ce discours reproduit dans *L'Art du roman*). Il y a un proverbe juif admirable : L'homme pense, Dieu rit. Inspiré par cette sentence, j'aime imaginer que François Rabelais a entendu un jour le rire de Dieu et que c'est ainsi que l'idée du premier grand roman européen est née. Il me plaît de penser que l'art du roman est venu au monde comme l'écho du rire de Dieu. »*

Mais pour faire coller le proverbe juif à sa conception du roman, dans le sillage

* Toutes les citations de Kundera mentionnées ici sont empruntées à *L'Art du roman* (Gallimard, 1986), sauf la référence à *Panurge*, tirée des *Testaments trahis* (Gallimard, 1993).

de ses maîtres Cervantès et Rabelais, Kundera le traduit un peu de travers : « L'homme pense et Dieu rit. » Ce qu'il vise en effet, c'est le roman comme contradictoire idéal des vérités toutes faites, l'antidote des idéologies, l'anti-esprit de sérieux. « Mais pourquoi Dieu rit-il en regardant l'homme qui pense ? Parce que l'homme pense et la vérité lui échappe. Parce que plus les hommes pensent, plus la pensée de l'un s'éloigne de la pensée de l'autre. Et enfin, parce que l'homme n'est jamais ce qu'il pense être. » Et ressuscitant le terme d'agélaste que Rabelais avait forgé à partir du grec ancien pour désigner les théologiens incapables d'humour qui le harcelaient au point de le faire presque renoncer à publier ses romans, Kundera explique : « N'ayant jamais entendu le rire de Dieu, les agélastes sont persuadés que la vérité est claire, que tous les hommes doivent penser la même chose et qu'eux-mêmes sont exactement ce qu'ils pensent être. » Mais l'humour du roman, pour Kundera, sert précisément à cela : à creuser la distance entre le vécu et son interprétation, entre l'expérience et l'idéologie, à y insérer du « jeu », au double sens mécanique et ludique. « Il n'y a pas de paix possible entre le romancier et l'agélaste », insiste-t-il. Car le roman, c'est « le territoire où personne n'est possesseur de la vérité » : « À l'instar de Penelope, (le roman) défait pendant la nuit la tapisserie que des théologiens, des philosophes, des savants ont ourdie la veille. » Comme Rabelais au XVI^e siècle, poursuivi par l'hostilité haineuse des censeurs qui réclamaient l'interdiction de ses romans jugés hétérodoxes, l'écrivain Milan Kundera, qui démarre sa carrière de romancier dans la Tchécoslovaquie reprise en main par les Soviétiques au moment du « printemps de Prague », connaît bien les agélastes. Pour lui, les sans-humour, les ennemis du rire, les gardiens de l'esprit de sérieux inquisitorial, ce sont les



censeurs du communisme, à l'affût de la moindre marge de liberté. Son plus célèbre roman, *La Plaisanterie*, paru en 1967, démarre justement sur une carte postale écrite pour rire par un étudiant désireux d'impressionner sa petite amie : pour son plus grand malheur, le message potache est intercepté et pris au sérieux par les censeurs du parti, jusqu'à dévaster sa vie. Kundera sait que le manque d'humour peut tuer, et qu'il n'y a rien de plus important que d'en protéger l'exercice. Dans *Les Testaments trahis*, il avertit, faisant allusion à la célèbre scène rabelaisienne où Panurge, pour se venger du marchand qui lui avait mal parlé, lui achète un mouton et le balance par-dessus bord pour le plaisir de voir tout le troupeau se jeter à l'eau à sa suite, tandis que le marchand et ses hommes, affolés, tentent en vain de rattraper les bêtes : « Ceux qui ne savent pas prendre plaisir à la scène où Panurge laisse les marchands de moutons se noyer tout en leur faisant l'éloge de l'autre vie ne comprendront jamais rien à l'art du roman », commente Kundera. Et il s'inquiète : « Le cœur serré, je pense au jour où Panurge ne fera plus rire. »

Ce jour-là, les censeurs en tout genre, les agélastes qui interdisent de plaisanter, les moralisateurs qui ne laissent rien passer et font la chasse aux mots auront gagné.

Mais si l'avertissement est salutaire, la distance que l'humour offre de prendre avec l'idéologie, le jeu qu'il autorise avec les vérités établies, la possibilité ouverte par l'ironie de pouvoir dire ceci et cela en même temps et d'un même geste, tout cela ne va pas sans ambivalence sur le plan moral. Certes, il ne faut pas laisser les agélastes régenter nos vies. Mais le danger inverse nous guette peut-être aussi, celui de laisser tout le terrain au rire. Car combien de fois la formule « c'était pour rire ! » ne sert-elle pas à permettre à celui qui la prononce de s'épargner d'être jamais comptable de ses actes ? La revendication d'un supposé droit à l'humour n'est-elle pas aussi, dans de trop fréquentes circonstances, l'alibi de l'irrespect, du manque de sensibilité, ou du mépris ? Sans parler que les situations les plus comiques ne font pas forcément rire tout le monde : comme l'explique Kundera à propos de l'effet kafkaïen qu'on perçoit parfois à l'œuvre

dans nos vies quand on se retrouve confronté au délire cauchemardesque de la bureaucratie moderne par exemple, pour le personnage kafkaïen, pas de salut possible, « il se trouve enfermé dans la blague de sa propre vie comme un poisson dans un aquarium ». Et bien sûr, « il ne trouve pas ça drôle. En effet, une blague n'est drôle que pour ceux qui sont devant l'aquarium ; le kafkaïen, par contre, nous emmène à l'intérieur, dans les entrailles d'une blague, dans l'horrible du comique. Dans le monde du kafkaïen, le comique (...) n'est pas là pour rendre le tragique plus supportable grâce à la légèreté du ton ; il n'accompagne pas le tragique, non, il le détruit dans l'œuf en privant ainsi les victimes de la seule consolation qu'elles puissent encore espérer : celle qui se trouve dans la grandeur (...) de la tragédie. »

Faut-il suggérer aux victimes du comique kafkaïen d'en rire elles aussi, et leur reprocher de manquer d'humour si elles y rechignent ? Acceptera-t-on d'en rire, nous qui, par chance, nous tenons devant la vitre de l'aquarium ? Ou s'empêchera-t-on de le faire pour ne pas ajouter au malheur du monde ? Quand doit-on rire, quand doit-on s'y refuser ? Dans le choix d'en rire ou pas, de céder au comique ou de lui refuser la place, d'affronter les agélastes pour défendre les vertus d'un rapport léger à l'existence ou de rallier leur camp au motif qu'il y a des choses dont on ne doit pas rire sauf à n'avoir vraiment pas de cœur, il y a tout un débat à mener sur l'ambiguïté morale du rire... *Mann tracht, un Gott lacht...* Entre choisir de tendre l'oreille à l'écho du rire de Dieu, même au cœur de l'épouvante, et lui tourner le dos, exaspéré par une désinvolture trop attentatoire à la dignité humaine, nous voici ramenés à notre question de départ : quelle sorte de rire est donc le rire de Dieu ? ■